

## Textes sur l'amitié

CE2

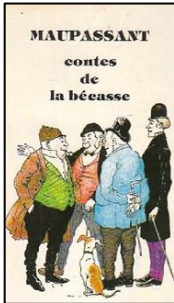
### **C'était un bon copain**

Il avait le cœur sur la main  
Et la cervelle dans la lune  
C'était un bon copain  
Il avait l'estomac dans les talons  
Et les yeux dans nos yeux  
C'était un triste copain  
Il avait la tête à l'envers  
Et le feu là où vous pensez  
Mais non quoi il avait le feu au derrière  
C'était un drôle de copain  
Quand il prenait ses jambes à son cou  
Il mettait son nez partout  
C'était un charmant copain  
Il avait une dent contre Étienne  
A la tienne Étienne à la tienne mon vieux  
C'était un amour de copain  
Il n'avait pas sa langue dans la poche  
Ni la main dans la poche du voisin  
Il ne pleurait jamais dans mon gilet  
C'était un copain  
C'était un bon copain.

Robert Desnos

## Menuet

Extrait de la nouvelle « Menuet », Les contes de la Bécasse de Guy de Maupassant (première parution en 1882)



*Tous les matins Jean Bridelle, se promène dans la pépinière du Luxembourg. Il s'aperçoit un jour, qu'il n'est pas le seul à aimer ces promenades matinales. Il rencontre un étrange vieillard. Intrigué par cet homme, il décide de l'observer. C'est alors qu'un matin, se croyant seul, le vieil homme se met à danser, d'une manière extrêmement élégante. D'abord surpris par cette attitude, Jean se risque à lui parler. Ils deviennent bientôt amis. Il lui raconte qu'il avait été autrefois maître de danse à l'opéra et qu'il était marié à la Castris, que ce jardin est leur plaisir et leur vie. Il lui présente sa femme, et ensemble, ils dansent un menuet ; Jean ne l'oubliera jamais. Deux ans plus tard de retour à Paris, la pépinière a disparu. Si ce jardin était la vie du couple, que sont devenues ces deux personnes ? Jean est hanté par leur souvenir.*

Je venais là presque tous les matins. Je m'asseyais sur un banc et je lisais. Parfois je laissais retomber le livre sur mes genoux pour rêver, pour écouter autour de moi vivre Paris, et jouir du repos infini de ces charmilles à la mode ancienne.

Mais je m'aperçus bientôt que je n'étais pas seul à fréquenter ce lieu dès l'ouverture des barrières, et je rencontrais parfois, nez à nez, au coin d'un massif, un étrange petit vieillard.

Il portait des souliers à boucles d'argent, une culotte à pont, une redingote tabac d'Espagne, une dentelle en guise de cravate et un invraisemblable chapeau gris à grands bords et à grands poils, qui faisait penser au déluge.

Il était maigre, fort maigre, anguleux, grimaçant et souriant. Ses yeux vifs palpitaient, s'agitaient sous un mouvement continu des paupières ; et il avait toujours à la main une superbe canne à pommeau d'or qui devait être pour lui quelque souvenir magnifique.

Ce bonhomme m'étonna d'abord, puis m'intéressa outre mesure. Et je le guettais à travers les murs de feuilles, je le suivais de loin, m'arrêtant au détour des bosquets pour n'être point vu.

Et voilà qu'un matin, comme il se croyait bien seul, il se mit à faire des mouvements singuliers : quelques petits bonds d'abord, puis une révérence ; puis il battit, de sa jambe grêle, un entrechat encore alerte, puis il commença à pivoter galamment, sautillant, se trémoussant d'une façon drôle, souriant comme devant un public, faisant des grâces, arrondissant les bras, tortillant son pauvre corps de marionnette, adressant dans le vide de légers saluts attendrissants et ridicules. Il dansait !

Je demeurais pétrifié d'étonnement, me demandant lequel des deux était fou, lui, ou moi.

Mais il s'arrêta soudain, s'avança comme font les acteurs sur la scène, puis s'inclina en reculant avec des sourires gracieux et des baisers de comédienne qu'il jetait de sa main tremblante aux deux rangées d'arbres taillés.

Et il reprit avec gravité sa promenade.

À partir de ce jour, je ne le perdus plus de vue ; et, chaque matin, il recommençait son exercice invraisemblable.

Une envie folle me prit de lui parler. Je me risquai, et, l'ayant salué, je lui dis :

— Il fait bien bon aujourd’hui, monsieur.

Il s’inclina.

— Oui, monsieur, c’est un vrai temps de jadis.

Huit jours après, nous étions amis, et je connus son histoire. Il avait été maître de danse à l’Opéra, du temps du roi Louis XV. Sa belle canne était un cadeau du comte de Clermont. Et, quand on lui parlait de danse, il ne s’arrêtait plus de bavarder.

Or, voilà qu’un jour il me confia :

— J’ai épousé la Castris, monsieur. Je vous présenterai si vous voulez, mais elle ne vient ici que sur le tantôt. Ce jardin, voyez-vous, c’est notre plaisir et notre vie. C’est tout ce qui nous reste d’autrefois. Il nous semble que nous ne pourrions plus exister si nous ne l’avions point. Cela est vieux et distingué, n’est-ce pas ? Je crois y respirer un air qui n’a point changé depuis ma jeunesse. Ma femme et moi, nous y passons toutes nos après-midi. Mais, moi, j’y viens dès le matin, car je me lève de bonne heure.

Dès que j’eus fini de déjeuner, je retournai au Luxembourg, et bientôt j’aperçus mon ami qui donnait le bras avec cérémonie à une toute vieille petite femme vêtue de noir, et à qui je fus présenté. C’était la Castris, la grande danseuse aimée des princes, aimée du roi, aimée de tout ce siècle galant ( ...)

Texte intégral [https://fr.wikisource.org/wiki/Contes\\_de\\_la\\_b%C3%A9casse\\_\(Havard,\\_1894\)/Menuet](https://fr.wikisource.org/wiki/Contes_de_la_b%C3%A9casse_(Havard,_1894)/Menuet)



**Une amitié difficile, Jean-Côme Noguès, Rageot (Petit roman, 2017 )**

*Le goéland et le chamois s'échappent du zoo où ils étaient enfermés. L'oiseau convainc son ami de le suivre au bord de l'océan. Mais ni la falaise de craie, ni le vent, ni la nourriture ne conviennent au petit chamois. Les deux animaux décident alors de gagner la montagne. Toutefois, l'alpage, les rochers, l'altitude, rebutent l'oiseau. Ils acceptent de se séparer pour vivre seuls, mais heureux...*

### **Chapitre 1 - Le parc zoologique**

Dans le parc zoologique d'une grande ville, des animaux venus des quatre coins du monde étaient heureux, ou croyaient l'être. Sur ce tout petit carré de terre, ils avaient oublié la faim et la soif.

Ils avaient oublié la peur qui permet d'échapper à l'ennemi aux aguets. Sans cette peur, une vie est bien courte dans la savane ou la forêt.

Mais ils avaient oublié aussi la liberté des grands espaces, les longues galopades dans les herbes sauvages, les sauts de branche en branche ou la traversée des rivières à l'époque des fortes eaux.

Le crocodile bâillait au bord d'une flaque croupissante. L'éléphant, qui a une fort bonne mémoire pourtant, se balançait avec philosophie de droite à gauche, de gauche à droite, en mâchouillant des croutons. La girafe ne se souvenait plus qu'elle avait dressé souvent la tête pour se régaler des épines d'un acacia. Elle se tordait maintenant le cou par-dessus le grillage et, d'une langue longue et bleue, dévorait un parterre de géraniums.

Mais si certains étaient heureux ou croyaient l'être, d'autres n'acceptaient que difficilement leur captivité.

### **Chapitre 2 - Une cage trop petite**

On avait réuni dans un enclos aussi fermé qu'une cage un goéland et un jeune chamois. Cent fois par jour, le jeune chamois se juchait sur un tronc d'arbre renversé au centre de l'enclos. Il se tenait là, l'oreille en alerte, ses quatre petits sabots accrochés à ce qui restait au vieux bois. Et puis, d'un saut, il retombait sur le gravier triste de sa prison, tandis que ressurgissait en lui une envie de montagnes.

Il y avait pourtant un moment que les deux captifs aimaient. C'était lorsque les derniers visiteurs quittaient le parc. La nuit, en approchant, apportait du mystère. Dans l'ombre qui s'épaississait, les barreaux et les grillages semblaient disparaître. La ville devenait moins bruyante.

Alors le goéland et le chamois pouvaient rêver. [...]

### **Chapitre 3 - L'évasion**

Au fil des jours, au fil des nuits, l'amitié grandit entre les deux bêtes. Malgré la cage, malgré les bruits de la ville et l'ennui des heures trop longues, il leur venait parfois comme un bonheur d'être ensemble. Le gardien ne les surveillait guère. Il avait d'autres soucis. Le tigre se mettait dans des fureurs imprévisibles. Les ours essayaient d'escalader les parois de leur fosse. La girafe, si on l'avait laissé faire, aurait happé jusqu'au dernier géranium. Tous les soirs, le gardien faisait sa tournée pour remplir les auges d'eau fraîche. Un soir, il sortit de la cage en fixant mal le crochet de la porte. Les deux amis profitèrent de l'occasion. Et ils se glissèrent au-dehors, chacun retrouvant la prudence inquiète du temps où il vivait en liberté. Ils écoutaient le silence et les mouvements des ombres. Les souffles de la nuit leur disaient les dangers à éviter, les chemins à suivre. A l'entrée du parc, ils se séparèrent.

Ivre d'impatience, le goéland s'envola. Il monta à grands coups d'ailes plus haut que les arbres, plus haut que les toits. Il avait tout le ciel pour lui, toute la nuit, éclairée au-dessus de la ville. Et puis, très vite, il retrouva l'obscurité des champs.

### **Chapitre 4 – Libres !**

Dans la ville endormie, le jeune chamois ne fit pas plus de bruit qu'un rayon de lune. Il longea un grand fleuve, trotta le long de quais interminables, jusqu'au moment où des arbres remplacèrent la maison.

Au petit matin, il fut dans la campagne, le cœur rempli de joie, mais aussi d'inquiétude. [...]

Il attendait pendant une minute ou deux et puis il repartait, du souci plein le cœur.  
Le soleil venait de disparaître quand il vit le goéland survoler le fleuve et se poser près de lui.

- Enfin ! chevrotait-il.

- Allons au bord de l'océan, lui proposa l'oiseau. Je suis sûre que tu t'y plairas. [...]

### **Chapitre 5 – Au bord de l'océan**

Ils allèrent donc au bord de l'océan, l'un volant, l'autre galopant, tant ils avaient d'impatience.

Dès leur arrivée, le goéland ne put résister à l'appel du large. Il partit avec ses frères à la rencontre d'un chalutier qui rentrait du port. Sur le pont, les pêcheurs triaient les poissons, rejetant par-dessus bord le menu fretin qui ne leur convenait pas et que les oiseaux attrapaient au vol.

Quel bon déjeuner fit, dès ce premier jour, le goéland ! Pendant ce temps, le petit chamois essayait de s'habituer à son nouvel environnement. Mais la paroi rocheuse n'était pas franche sous le sabot. Le moindre faux pas entraînait un dangereux éboulement. [...]

Les jours passèrent dans une morne solitude pour le petit chamois. [...]

- Tu as l'air triste, petit chamois.

- Mais non ! Mais non ! Je t'assure ! Je suis content d'être ici.

- Je vois bien que ce n'est pas vrai, répondit un soir le goéland. Je vois bien que tu regrettes tes montagnes. Et je t'ai un peu abandonné depuis notre arrivée. Excuse-moi [...]

- Allons dans tes montagnes, proposa-t-il. Partons tout de suite, sans nous retourner.

### **Chapitre 6 – En haut des montagnes**

D'un bond, le petit chamois, fut debout, prêt à courir jusqu'aux Alpes. Ils y arrivèrent un matin, quand les sommets voilés de mauve, sortaient de la nuit. [...]

Un bonheur pour le petit chamois qui retrouvait ses montagnes. L'oiseau le suivait, les ailes ouvertes, toutes grandes. Il planait au-dessus de la vallée. La mer des alpages était verte et figée, même si l'ombre des nuages, en glissant sur elle, la faisait parfois ressembler à l'océan. Quand le chamois entra dans une forêt de mélèzes aux branches enchevêtrées, son ami aux ailes trop longues ne put le suivre. Il alla se poser sur une souche et attendit longtemps, longtemps, jusqu'à ce qu'une tristesse s'ensuivit. Et puis, la faim le poussant, il déjeuna d'une truite dont la fadeur lui noua le gésier. [...]

- Tu es malheureux ici, dit le petit chamois.

- mais non ! Je suis très bien. J'ai réussi une belle pêche...Et j'ai découvert un lac qui m'a paru immense..

- Ne te force pas à mentir. Tu ne peux pas vivre dans mes montagnes. Pas plus que moi je n'ai pu vivre au bord de ton océan.

- Je le crains, reconnut l'oiseau à regret.

- Alors séparons-nous. J'aime mieux te savoir heureux loin de moi que malheureux à mes côtés.

- mais nous sommes tellement amis !

- Est-ce que l'amitié ne peut résister à l'absence ? Je ne veux pas être égoïste au point de te garder.[...]

### **Chapitre 7 – Amis pour toujours**

L'oiseau des mers s'envola. Le chamois regarda longtemps ce point d'argent qui fuyait vers l'ouest, qui s'éloignait de lui et qu'il n'oublierait pas. Quand il baissa la tête, il découvrit sur l'herbe une plume blanche que le vent emportant déjà.

Bientôt, il n'y eut pas une plume, mais deux, mais cinq, mais trente, mais trente-mille. La montagne, pour mieux se souvenir de son ami envolé prit, en quelques minutes la couleur du goéland.

Et tomba la première neige.



C'est alors qu'apparut le renard.

- Bonjour, dit le renard.

- Bonjour, répondit poliment le Petit Prince, qui se retourna mais ne vit rien. [...]

- Qui es-tu ? - dit le Petit Prince - Tu es bien joli...

- Je suis un renard, dit le renard.

- Viens jouer avec moi, lui proposa le Petit Prince. Je suis tellement triste...

- Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé. [...]

- Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?

[...]

- C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie "créer des liens...".

- Créer des liens ?

- Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...

- Je commence à comprendre, dit le Petit Prince.

[...]

Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m'ennuie donc un peu. Mais si tu m'apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier, comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c'est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé !

- Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé.

Antoine de Saint-Exupéry, Le Petit Prince, Chap. XXI